2me Année. — N° 62 Quinze centimes le numéro (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 7 Septembre 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 62 de l'Avenir

Les frères Davenport. — Manifestation de l'Esprit de vérité, par André Pezzani. *(Suite et fin)*. — Emma Hardinge, traduit du *Banner of Light* de Boston, par J. Mitchell. — *Communications médianimiques*, Amour de Dieu, médium, Mme Costel. — Faits et Variétés spirites. — Bibliographies. — FEUILLETON. — Songes prophétiques.

Paris, le 7 Septembre 1865

LES FRÈRES DAVENPORT

ASSISTÉS DE M. FAY, EN FRANCE

Nous avons appris avec la plus grande satisfaction que les expériences médianimiques, si curieuses et si convaincantes de MM. Fay et Davenport, allaient avoir lieu à Paris, grâce à la bienveillance de M. Boitelle. Un de nos plus honorables confrères a bien voulu apporter tous ses soins à ce résultat heureux; nous l'en remercions dans l'intérêt du Spiritisme, qui n'a qu'à gagner à la divulgation de pareils phénomènes.

Nous reproduisons, ci-après, un compte rendu de la *Patrie*, auquel nous adhérons complétement, ayant été nous-même témoin oculaire.

Il existe près d'Asnières un petit pays, Gennevilliers, où il se passe en ce moment d'étranges choses.

A notre époque de scepticisme enraciné, le merveilleux et le surnaturel sont deux mots qui prêtent à rire. Les phénomènes magnétiques sont encore en discussion, et c'est à peine si un petit cercle d'hommes plus osés se permettent de croire au Spiritisme.

C'est donc presque de l'audace que d'écrire sur un pareil sujet.

Mais nous sommes, avant tout, de ceux qui, sans préjugés, sans parti pris, sans scepticisme ni crédulité, recherchent la vérité pour la vérité. Il nous paraît indispensable, avant de nier quoi que ce soit, avant de sourire dédaigneusement, de voir et d'étudier. L'esprit humain est si loin d'avoir sondé l'horizon immense qui nous entoure, qu'il lui est défendu de trancher d'un mot les innombrables mystères de la création.

Disons le hautement, notre premier mouvement avait été jusqu'ici parfaitement contraire à ces phénomènes occultes dont l'intelligence ne peut se former qu'une notion vague et indécise; malgré un grand nombre de récits attestés par des hommes sérieux, nous ne voulions pas croire aux manifestations spirites. Les fameuses expériences dont M. Home a rempli l'Europe entière passaient à nos yeux pour d'admirables tours d'adresse.

Nous n'avons jamais eu l'occasion de voir M. Home, mais nous venons d'examiner avec le plus grand soin les faits surprenants dont les frères Davenport nous ont rendu témoin devant plusieurs représentants de la presse à Gennevilliers, et nous devons à ces deux médiums d'avouer franchement qu'il nous a été impossible, pour notre propre compte, d'expliquer autrement que par une action étrangère à toutes celles dont l'homme dispose, les manifestations étranges qui se sont produites devant nous.

Nous raconterons ici, sans aucun commentaire, ce qui s'est passé dans la séance de Gennevilliers, et nous en garantissons la plus rigoureuse exactitude.

Les expériences se font dans une grande pièce que les invités peuvent examiner à leur aise extérieurement et intérieurement. Des chaises, rangées parallèlement, emplissent presque toute la salle. A l'extrémité, on a disposé un énorme placard s'ouvrant à plusieurs battants. En son milieu, on a ménagé une sorte de fenêtre permettant aux regards de plonger à l'intérieur, quand les portes sont closes.

C'est dans cette sorte de demeure portative que se placeront dans un instant les deux médiums. On a installé pour cela à l'intérieur une banquette qui contourne le fond et les côtés du placard. Sur la banquette, on remarque une très longue corde, un tambour de basque, plusieurs sonnettes, deux guitares, un violon et son archet.

Il est utile d'ajouter que le placard est élevé à environ trente centimètres au-dessus du sol et supporté par de petits tréteaux; il est à trois centimètres du mur du fond, à environ quarante centimètres du plafond; donc isolé dans la pièce.

On n'observe d'ailleurs ni fil conducteur de l'électricité, ni trappe, ni aucun engin habituel aux prestidigitateurs. Le placard est en bois très-mince et ne donne prise à aucune critique. Aucun double fond possible.

Quand la séance est sur le point de commencer, on allume une sorte de rampe placée devant ce placard; elle est éclairée par des bougies enfermées derrière un verre de couleur jaune. La lumière jaune est moins défavorable aux manifestations, disent les spirites, que la lumière blanche. On ferme les volets des fenêtres et les médiums entrent dans leur placard.

Les frères Davenport sont deux jeunes gens bruns, d'apparence ordinaire, d'origine américaine, et auxquels on peut donner environ vingt-quatre à vingt-sept ans (1).

Un aide referme sur eux les battants du placard. Pour que chacun, fait-il expliquer par un interprète, soit bien convaincu que les médiums restent bien matériellement étrangers aux phénomènes qui vont se produire, ils vont commander aux Esprits de les nouer si complétement qu'aucun mouvement de leur part ne soit possible.

L'obscurité absolue est nécessaire pour que l'influence surnaturelle agisse. Mais à peine les portes ont-elles été fermées qu'on entend les sonnettes résonner avec bruit, les cordes des guitares vibrer. Dix secondes, vingt secondes, une minute s'écoulent. On rouvre les portes. La corde, tout à l'heure sur la banquette, entrelace maintenant les deux médiums, assis des deux côtés du placard, en face l'un de l'autre. Elle serre avec force les jambes et les bras placés derrière le dos. Plus de vingt nœuds doubles et triples consolident les mailles de ce réseau inextricable. Comment se nouer ainsi soi-même, pas même en une minute et demie! Libre à chacun d'examiner de tout près les médiums ainsi enchaînés par une puissance occulte.

Les portes se referment, et bien que les frères Davenport n'eussent pas même eu le temps de se dénouer, en supposant au fond de tout ceci quelque tour de prestidigitation, les son-

(1) Voir pour de plus amples renseignements sur le compte de MM. Davenport et Fay le livre du docteur Nichols sur les *Phénomènes des Frères Davenport* que vient de publier la librairie académique. Ce volume intéressant pour tout le monde a été traduit par la plume élégante de Madame Judith Bernard Derosne. Nous y avons ajouté quelques notes au point de vue de la doctrine spirite. Ce volume est expédié *franco* par les éditeurs, 35, quai des Augustins, contre 3 fr. 50 en mandats sur Paris, à leur ordre.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Songes prophétiques.

Il nous reste de nombreux exemples de personnages importants qui, d'après leurs songes, ont pu prévoir leur propre mort, ou du moins leurs infortunes et leur ruine. De ce nombre sont, entre autres, Aristodème, Alcibiade, Tibère, Caligula, Néron, Galba, Caracalla, Domitien, Constant et Genséric.

Alexandre le Grand songea qu'il périssait de la main de Cassandre; il reçu du poison, et Cassandre fut accusé de le lui avoir donné.

Nous lisons dans le Criton que Socrate ayant entendu en songe les vers d'Homère, qui signifient :

> Tu verras dans trois jours ces fertiles contrées...

se persuada qu'il n'avait plus que trois jours à vivre, et son pressentiment ne fut que trop juste.

Sylla, le proscripteur, ayant rêvé que la Parque l'appelait, fut tellement frappé de l'idée que sa mort était prochaine, qu'après avoir communiqué ce songe à ses amis, il s'empressa de faire son testament. Il mourut dans la journée.

Un chevalier romain, du nom d'Altérius-Rufus, songea qu'un des *retiarii* qui devaient, le lendemain, combattre dans les jeux publics, lui donnerait la mort. Assis le lendemain au théâtre auprès d'autres chevaliers, à qui il fit part de ce présage, il aperçut tout à coup le gladiateur qu'il avait vu en songe, et, saisi de frayeur, il voulut se retirer; mais ses amis l'en empêchèrent. Quelques instanst après, le *retiaire*, acharné à la lutte, continua. Mirmillon poussa celui-ci avec tant de rudesse et de force, qu'il le renversa sur Altérius; puis, voulant le traverser de son épée que son adversaire esquiva, il frappa involontairement le malheureux chevalier qui mourut sur-le-champ.

L'empereur grec Maurice rêva qu'un homme appelé Phocas le tuait et détruisait toute sa race. Il fit rechercher ceux qui portaient ce nom. Il ne s'en trouva qu'un seul : comme il était un homme de basse condition, on ne lui fit point l'honneur de le craindre. L'armée s'étant révoltée, ce Phocas se mit à la tête de la sédition, poursuivit Maurice, s'empara de sa personne en Chalcédoine, et le fit mettre à mort avec tous les siens.

Alexandre le Grand, avant d'avoir réalisé ses vastes desseins, vit en songe un pontife qui lui promettait la conquête de l'Orient. Quand il entra plus tard dans Jérusalem, le grand-prêtre Jaddus, revêtu des habits sacerdotaux, vint au-devant de lui, par un ordre exprès de Dieu, qu'il avait reçu pendant son sommeil. Alexandre reconnut en lui le pontife qui, plusieurs années auparavant, lui était apparu en songe. Cette merveilleuse circonstance changea la direction de sa volonté. Le conquérant, qui était venu ravager la cité sainte, y entra sans violence, après avoir salué respectueusement le vieux Jaddus; il offrit à Dieu un sacrifice selon le rite juif et accorda aux habitants de Jérusalem tout ce qu'ils lui demandèrent.

Un chevalier romain tira d'un songe le présage qu'il serait tué par un pêcheur. Le lendemain, un autre chevalier, qui portait un poisson sur son casque, lui donna la mort.

nettes carillonnent, les guitares résonnent, l'archet se promène sur le violon et exécute une sorte de quadrille; le tambour de basque accompagne ce singulier concert. Ouvre-t-on brusquement le placard, on a encore le temps, avant que la lumière directe ne fasse cesser le bruit, de voir sauter sur la banquette les guitares, les sonnettes et le tambour. Quant aux médiums, toujours immobiles et enlacés, ils président silencieusement cette danse étrange.

Un aide place sur la banquette un rouleau de papier, vous ne le quittez pas des yeux. Vous fermez vous-même les battants; vous rouvrez vous-même brusquement. Il vous est facile de suivre du regard le rouleau, qui, lancé par une main mystérieuse et invisible, s'échappe par les battants entre-bâillés, et ainsi autant de fois que vous voudrez. La sonnette ellemême sauta une fois par-dessus les spectateurs, et guidée comme par un bras sûr, elle alla tomber précisément là où il n'y avait personne à blesser.

Enfermez-moi dans le placard avec les médiums, demanda quelqu'un. Nous verrons bien qui peut ainsi remuer à l'intérieur les sonnettes et les guitares et faire tout ce bruit.

Et un journaliste bien connu (1) quitta sa place. On l'installa entre les deux médiums; ses mains furent fixés sur leurs genoux pour qu'il pût bien sentir le moindre de leurs mouvements, et les portes furent refermées sur lui.

Le carillon recommença aussitôt; les guitares frappaient les portes et résonnaient avec une nouvelle énergie. Quand on rouvrit, le journaliste avait les cheveux en désordre, la cravate démise et il était coiffé du tambour de basque; les frères Davenport n'avaient pas quitté leur position.

— Eh bien? fit-on de tous les côtés de la salle.

— Eh bien! répondit le journaliste, c'est à n'y rien concevoir. Pas un médium n'a pu remuer; je m'en serais certes bien aperçu. Et cependant j'ai, à n'en pas douter, ressenti comme l'impression simultanée de plusieurs mains et même de pieds se posant sur ma tête et sur mon corps; on m'a caressé, souffletté, tiré par mes vêtements; au surplus, voyez ma cravate et regardez mes cheveux!

A moins que le journaliste ne fût un compère complaisant, ce qui est inadmissible, le doute n'était pas possible. Les médiums ne se déplaçaient pas, et cependant des forces étrangères opéraient pour eux et mettaient en mouvement tous les objets enfermés dans le placard.

Du reste, les manifestations matérielles devinrent plus évidentes encore dans l'expérience suivante.

On se rappelle qu'une large fenêtre, découpée dans la face antérieure du placard, permet à l'œil de plonger à l'intérieur. Or, une première main s'y montra, puis une seconde et une troisième, des mains potelées, des mains velues, des mains blanches et effilées.

— Puis-je y toucher? demandai-je à l'un des aides-spiristes.
— Parfaitement, répondit-on. — Et l'on fit mieux. — Ouvrez et refermez vivement les battants, me dit-on; vous ne toucherez pas, mais on vous touchera.

Et en effet, à peine étais-je entré à mi-corps dans le placard, que je reçus sur la tête un léger soufflet.

Je recommençai; le soufflet se tranforma en tape énergique; je persévérai; je reçus en pleine figure un coup de poing dont j'ai conservé le souvenir. Je me le tins pour dit et je retournai m'asseoir.

Plusieurs personnes m'affirmèrent avoir aperçu les mains qui me frappèrent. On voyait s'allonger un ras maigre qui disparaissait aussitôt qu'on ouvrait brusquement le placard.

Ainsi se termina ou à peu près la première partie de la séance. Les frères Davenport furent déliés aussi facilement qu'ils avaient été liés. On avait poussé cette fois la précaution jusqu'à leur introduire de la farine dans les mains, pour que celle-ci, en se répandant, dans l'hypothèse où il eût été possible qu'ils se déliassent eux-mêmes, fît immédiatement reconnaître la supercherie.

Il est superflu d'ajouter aussi qu'on examina de nouveau et le mur derrière la grande armoire, et le plafond, et le plancher, sans y découvrir rien qui pût faire soupçonner la moindre fraude.

Dans la seconde série d'expériences, les deux médiums (2) sont placés de chaque côté d'une table disposée au centre de la salle. Les visiteurs et un aide-spiriste font la chaîne autour d'eux.

Sur la table, on a déposé les sonnettes et les guitares, et la corde de nouveau lisse et dépourvue de ses nœuds.

A peine a-t-on soufflé l'unique bougie qui éclaire la pièce, qu'immédiatement les guitares résonnent et s'agitent. Rallume-t-on, aussitôt les médiums sont noués autour de la table, les mains derrière le dos, avec la corde tout à l'heure développée dans toute sa longueur.

Avec de la craie, on marque sur le parquet les contours de chaque pied des médiums pour que chacun voie bien que dans tout ce qui surviendra ensuite ils ne peuvent absolument jouer aucun rôle actif. Les mains sont liées, le moindre déplacement du pied serait trahi par la raie blanche qui l'enferme de toutes parts.

— Soufflez la bougie! commande-t-on.

A peine si l'obscurité est complète qu'on entend les guitares et les sonnettes se soulever et retomber avec bruit sur la table. Puis tout à coup, une petite brise vous frappe au visage, et vous entendez courir à côté de vous, dans l'air, derrière vous, les guitares résonnant avec une énergie croissante. Quelquefois l'instrument, dans sa course furibonde, vous frôle au passage; quelquefois il plane autour de vous, s'arrête sur vos genoux, sur votre épaule, sur votre tête, puis reprend son vol.

La guitare s'abattit une fois derrière ma chaise et m'asséna sur la tête trois coups de plus en plus violents, qui, malgré moi, me firent jeter un cri. Un peu plus loin, elle se posa sur les genoux d'une dame et joua quelques mesures d'un air plus original que mélodieux.

On ralluma la bougie, et le dos des guitares fut enduit d'une composition phosphorée. Dans l'expérience précédente, on les entendait, mais il était impossible de suivre leur mouvements. Cette fois, le spectacle devint saisissant.

On vit soudain les instruments quitter la table comme entraînés dans l'espace par une main puissante, et voltiger de tous côtés, tantôt avec une rapidité vertigineuse, tantôt avec une lenteur remarquable. On eût dit de ces lucioles qui illuminent de lueurs blafardes les noires profondeurs des forêts tropicales. Quelquefois ces feux indécis tourbillonnaient sur place ou planaient comme un oiseau de proie, quelquefois ils suivaient pas à pas la chaîne et se posaient sur les visiteurs; mon voisin de gauche eut même le revers droit de son paletot recouvert de phosphore.

L'impression que cause cette promenade aérienne des guitares est indicible. Quel est le mécanisme, si complexe et si fini qu'il soit, qui entraînerait au milieu d'un espace obscur avec des vitesses sans cesse variables, sans aucune trajectoire définie, deux instruments de forme aussi irrégulière, en les faisant vibrer tantôt fort, tantôt doucement?

Comment expliquer cette sorte d'intelligence que possède l'instrument? Il tourbillonne avec violence; il s'approche dans l'obscurité d'un spectateur; immédiatement sa vitesse diminue, et c'est à peine s'il frôle les vêtements. Il semble qu'il voit le danger ou le mal qu'il va produire. Il s'arrête et passe plus haut ou plus bas, dans les jambes ou entre deux chaises, mais de façon à ne frapper jamais qu'avec une intention bien arrêtée de manifester sa présence. Quel est le mécanisme aveugle qui donnera de semblables résultats?

Chaque guitare est devenue comme un être intelligent, absolument maître de soi-même et circulant dans l'air selon son gré.

Un jeune homme, trop malmené par une sonnette qui le poursuivait sans cesse, demanda quelque répit.

Light! cria un des Américains.

Quand la lumière se fit de nouveau, le petit chapeau de paille d'une dame avait quitté la tête de sa propriétaire et se prélassait sur les genoux d'un visiteur voisin.

Ce déplacement n'avait rien d'insolite, et chacun en jugera quand nous aurons cité le fait suivant, qui termina la séance:

Un des médiums, bien qu'attaché, commanda aux Esprits de lui enlever son paletot et de le transporter sur une personne qui fut désignée. On prit la précaution de cacheter et de sceller les nœuds de la corde. Le temps de souffler la bougie et de la rallumer suffit pour exécuter ce tour d'incroyable adresse. Le médium était en bras de chemise et le paletot tranquillement déposé sur les genoux du visiteur. Nous sentîmes nous-mêmes le vent que fit l'habit en arrivant près de nous.

Le paletot n'était-il pas fait en conséquence? Une personne fut priée de prêter le sien. Elle le plaça sur ses genoux; une seconde après, le paletot avait été chercher le médium et l'habillait complétement, les bras passés absolument comme si le médium n'avait pas été lié les mains derrière le dos.

On ne peut pas rendre la stupéfaction des spectateurs ni les sensations singulières qui les agitent en face de faits aussi palpables et aussi extraordinaires. La précision avec laquelle ces phénomènes se produisent sans apprêt, au milieu de vous, à votre désir, de la façon dont vous l'indiquez, rendent bien difficile toute supposition d'artifices, si cachés qu'ils puissent être imaginés.

Les frères Davenport se plient à toutes les exigences, répondent à toutes les questions, vous permettent de tout examiner de près... Où serait la supercherie?

Nous avons rendu compte de la séance à laquelle nous avons assisté, en diminuant plutôt qu'en grossissant les faits dont nous avons été témoin.

Il n'y a que deux alternatives:

Ou, comme tous ceux qui étaient présents, nous aurions été dupe d'une honteuse jonglerie, et tous les moyens nous paraîtraient bons pour empêcher que l'erreur ne se répandît davantage.

Ou nous aurions été en présence de la réalité la plus complète, et on ne saurait, dans ce cas, trop s'occuper de phénomènes qui seraient à eux seuls toute une révélation et dont la manifestation aurait droit aux études les plus sérieuses et aux recherches les plus actives.

Il nous semble donc qu'il y a eu lieu d'attirer l'attention de l'autorité sur ces faits, pour les stigmatiser s'ils cachent quelque supercherie; pour, au contraire, s'ils sont vrais, permettre qu'on les répande et qu'on les étudie sous toutes leurs formes. Ici comme ailleurs il est bon que la lumière se fasse!

FLAMEL.

L'honorable savant qui signe ces lignes dans la *Patrie* du 27 août dernier, est trop connu dans le monde littéraire et scientifique, pour que son compérage soit admis dans une affaire d'une aussi haute importance. Nous qui, d'avance, étions convaincus de la réalité de ces singuliers phénomènes et de leurs auteurs invisibles, nous ne pouvons qu'applaudir des deux mains aux conclusions de l'honorable M. Flamel.

(M. G. Maillard, dans la *Gazette des étrangers* du 26 août, après avoir dit que tout ce qu'il écrit est écrit *de bonne foi* constate la réalité de la narration que nous venons de reproduire, et il conclut en disant:

« Après le spectacle étrange auquel j'ai assisté, je ne crois pas encore, mais je n'ose plus nier. »

Nous qui croyons, nous affirmons!!!

ALIS D'AMBEL.

MANIFESTATION DE L'ESPRIT DE VÉRITÉ

(*Suite et fin.*)

» Cependant que ceux qui aiment la justice tournent avec confiance leurs regards vers l'avenir, bientôt ils verront se lever *l'aurore d'un nouveau monde*. La mort n'est-elle pas le gage de la vie? Dieu ne veut point que les peuples périssent; mais ils mourront à leurs mœurs et à leurs institutions pour revivre sous des formes sociales nouvelles. C'est où le monde finit que commence le Royaume de Dieu. Vous y entrerez quand la Vérité tiendra le sceptre en sa main.

» *Encore un peu de temps, et la parole de Dieu se fera connaître*, et elle brisera les nations, afin que tous ceux qui participent à un même pain ne fassent aussi qu'un même corps.

» Où la vérité règne, il n'y a ni grand, ni petit, ni riche, ni pauvre, ni Grec, ni Barbare; les provinces et les royaumes perdent leur nom, toute frontière disparaît; ce sont des frères qui habitent en deçà et au delà.

« Il y a diversité de dons, mais il n'y a qu'un même
» Esprit; l'Esprit qui se manifeste dans chacun lui est
» donné pour l'utilité commune.

» Que chacun de vous emploie le don qu'il a reçu, au
» service des autres, comme étant de bons dispensateurs
» des diverses grâces de Dieu. »

» Pensez-vous que le Juste soit mort sur la croix, pour que de vaines cérémonies tiennent lieu de justice, pour qu'on bénisse en son nom des chapelets, ou qu'on allume des cierges en plein jour? Si les apôtres n'avaient enseigné qu'une si puérile dévotion, les païens, qui ne demandaient que de nouvelles idoles, les auraient-ils fait périr comme des rebelles et des séditieux? Mais ils prêchaient la liberté où l'on faisait des esclaves, le mépris des grandeurs où il y avait des grands, et on ne pouvait imaginer pour eux des supplices assez terribles! »

Peut-on trouver une foi plus vive dans l'avenir de la *nouvelle aurore, du nouveau monde* qui va remplacer l'ancien? Il y a de bien plus étonnantes prédictions de l'ordre social et politique, toutes accomplies ou près de l'être, nous n'en parlons pas et nous sommes obligé de les passer, on en sait la raison.

« L'Évangile est le principe d'une civilisation nouvelle; demandez ce qui est conforme à l'Évangile et vous l'obtiendrez; mais n'hésitez point sur la voie que vous devez suivre, car notre Dieu ne fait point de différence entre les timides et les meurtriers. La faiblesse trouve une excuse devant le monde, mais c'est un crime que Dieu punit sévèrement: combien d'hommes avez-vous vu périr, qui n'étaient coupables que de lâcheté? Celui qui tremble ou qui regarde en arrière n'est point propre

(1) Amédée Achard.

(2) MM. Ira Davenport et Fay.

au royaume de Dieu : la pensée marche et ne s'arrête jamais.

» Ceux qui ne veulent point du règne de la justice disent, pour se rassurer, que ces choses sont impossibles.

» Ainsi, dans leur cœur, le mensonge est plus fort que la vérité, et ils rendent témoignage contre la parole de Dieu, qui annonce que le monde est vaincu.

» Mais qu'ils suivent à travers les siècles l'ordre et la marche des événements ; qu'ils voient tout ce que l'Esprit a accompli dans le monde, et que l'avenir les remplisse d'épouvante!

» Combien de *choses impraticables pour nos pères, que Dieu a déjà rendues possibles !*

» C'en est fait du monde et de sa gloire ! *L'Esprit découvre de nouveaux temps, et une nouvelle loi*, selon laquelle l'homme sera véritablement le Fils de l'Homme.

» Toute justice vient de l'Esprit de vérité, qui triomphe des hommes et des choses.

» Peuples, le Seigneur a dit : « J'enverrai l'Esprit de » vérité, l'Esprit consolateur, qui vous conduira dans » toute la vérité. » Or, cet Esprit est venu; il a parlé aux » riches et aux grands, et ils se sont bouché les oreilles » pour ne point entendre. »

» Et maintenant il vient vers vous, pauvres de la terre, pour vous consoler et pour vous avertir que le jour du Seigneur est proche, le jour terrible où sa justice éclatera sur le monde. Le Consolateur annonce *la fin du monde ancien et un nouveau temps*. Ce qu'il dit est la vérité, et c'est à cause de cela qu'il n'aura rien annoncé qui ne s'accomplisse.

» Il n'y a ni justice ni liberté hors du Christ.

» Nous sommes tous prêtres et rois : que celui qui a des oreilles m'entende. Toute la vérité est là, si vous avez l'intelligence de cette parole.

» Les insensés ! ils ont des oreilles, et ils n'entendent point ; ils ont des yeux, et ils ne voient point.

» Justes, soyez vivants par vos œuvres! Enfants de ténèbres, souillez-vous encore : les temps sont accomplis, vous avez creusé votre tombe.

» Je ne parle point de moi-même ; Celui qui m'envoie justifiera sa parole. Nous ne cherchons point dans l'Évangile une justice nouvelle, mais nous y découvrons cette éternelle Vérité qui, dès le commencement, était la Lumière. Toute la doctrine que le Christ enseigne, et qui véritablement est la parole de Dieu, consiste dans ce précepte d'amour : *Aime ton prochain comme toi-même*. Voilà le grand lien des hommes entre eux et le seul qui les unisse à Dieu, et il n'y a point d'autre religion pour l'homme. Le monde a imaginé pour les siens une dévotion facile, qui ne les oblige qu'à des rites et à des prières; mais la piété du vrai disciple consiste dans les œuvres de justice et non dans une apparente vertu qui rend l'homme hypocrite ou stupide. Le dernier sceau est brisé, et l'homme va connaître la bonne nouvelle qui jusqu'ici a été scellée. La lampe de l'idolâtrie, qui fumait encore, va s'éteindre; les institutions païennes touchent à leur fin ; une ère nouvelle commence pour les peuples.

» Il y a une idolâtrie, un monde et un règne, dont jusqu'ici un très-petit nombre de disciples seulement a eu connaissance. Or voilà ce que Dieu, maintenant, m'appelle à vous faire connaître, non comme une doctrine nouvelle, mais comme des choses véritables que, par la vertu de l'Esprit, j'ai tirées du trésor de vérité, où elles étaient cachées; et je rends le témoignage de ma mission, en vous montrant ces choses où elles étaient, et où néanmoins vous ne les aviez point vues.

» L'amour de Dieu, ô hommes ! se manifeste par l'amour du prochain ! Chaque jour, le Christ se présente à vous, souffrant dans la chair du pauvre, et vous le repoussez avec mépris pour aller ensuite au temple faire des longues prières et des révérences. Ce sont les pauvres qu'il faut convier à vos festins et non les riches; ce sont les pauvres qu'il faut visiter et non les puissants. Vous ne connaissez pas encore toute la force de ce précepte : « Aime ton prochain comme toi-même. »

» Les philosophes chez les païens ne répandirent jamais la sagesse au delà de leurs écoles ; mais le disciple imitateur de Dieu, grand dans ses desseins comme le divin Maître qui l'inspire, enseigne à tous les hommes cette loi d'amour par laquelle toutes choses ont été faites, et qui est le lien par excellence de l'espèce humaine. La parole de Dieu ne s'est point révélée à l'homme pour le jeter dans la contestation ; c'est la voix d'un Père qui commande à ses enfants de s'aimer, et c'est à ce commandement aussi que se réduit toute Sa Loi. »

Ici finit le résumé que nous avons fait du beau livre, resté inconnu, d'Alexis Dumesnil. Que n'aurait-il pas ajouté s'il avait vécu de notre temps. En 1819, la vapeur et l'électricité n'avaient que des applications restreintes ; on ne connaissait ni les chemins de fer, ni la photographie, ni le télégraphe électrique, ni toutes ces inventions qui, tout en ne s'appliquant qu'au matériel, ont la plus grande influence sur l'ordre moral et spirituel; car tout se lie et s'enchaîne dans l'univers. Tout ce qui facilite et aplanit les exigences matérielles ouvre une voie plus aisée à l'intelligence, et il n'est pas difficile de voir dans une découverte purement industrielle le signe certain de l'arrivée des temps promis, dont Dumesnil saluait la prophétique aurore. Le Spiritisme actuel est venu préparer d'abord, et, plus tard, inaugurer l'avénement de l'Esprit si nettement prédit par Alexis Dumesnil, et nous pouvons dire, sans nous tromper, que le vingtième siècle sera un des plus grands qu'ait vus l'humanité; car, dans ce siècle, la terre ne sera plus une maison de détention pour les incarnés coupables et frappés, en y venant, d'un péché d'origine ; elle s'élèvera dans l'échelle des mondes, et les repris de la Justice divine seront acheminés vers d'autres régions ; ils ne pourront plus venir troubler la paix et la concorde des habitants de notre planète ; c'est ce que l'Apocalyse entend, lorsqu'il dit que, pendant le règne de Dieu ici-bas, le retour sera fermé au passé, au monde ancien (*et non ascendent super cor priora*), afin que la discorde et la malédiction soient bannies à jamais. Ainsi que l'affirme si résolûment notre auteur, la fin du vieux monde est arrivée pour faire place aux temps nouveaux (*et ecce creo novos cœlos et novam terram*), et le levier qui doit produire ces merveilles, c'est l'amour enfin compris et pratiqué du prochain, l'adoration de Dieu en Esprit et en vérité, la solidarité universelle de tous pour chacun et de chacun pour tous.

André Pezzani.

EMMA HARDINGE (1)

(Suite.)

Trois jours après Madame French entra de nouveau chez moi dans son état d'inspirée. Elle tenait une lettre, dont elle me lut quelques passages mot à mot sans l'ouvrir. C'était une invitation cordiale du comité de Trog pour le dimanche suivant. Sous la dictée de mon amie j'écrivis une réponse affirmative, qui fut aussitôt expédiée, sans que j'eusse la moindre conscience de mon imprudence, et lorsque la réflexion me revint, il n'y avait plus de retraite possible. Nous étions au lundi, et le dimanche suivant, le 5 juillet 1857, moi qui avais toujours condamné ce genre d'exhibition, qui ne m'étais jamais présentée devant un public comme orateur, je devais ce jour-là prononcer deux discours, sans savoir comment ni sur quel sujet. Folle d'inquiétude et ne prévoyant qu'un échec honteux, je me mis à composer quelque chose, et le mercredi matin un premier discours était terminé. Un de mes guides me soumit alors à un interrogatoire, selon son habitude constante.

(1) Voir le nº 60.

— « Pourquoi Emma noircit-elle tant de papier? »

— « J'écris le discours que vous voulez que je prononce pour vous, » répondis-je avec humeur.

— « Pourquoi ? »

— « Pour vous, pour les Esprits, puisque tel est votre désir. »

— « Les Esprits ne permettront pas à Emma de *lire* un discours; elle *parlera*, mais elle ne *lira* pas. »

— « Je ne sais pas parler, je n'en ai pas le courage; il ne me reste qu'à lire. »

— « Nous vous ôterons la vue », fut la réponse peu rassurante.

Une idée me vint. Etudions mon discours, me dis-je; puisque l'expérience m'a appris, que mes guides n'ont pas l'habitude de changer d'avis, je l'apprendrai par cœur. Mais ma mémoire, ordinairement si bonne, était rebelle, et le vendredi matin me trouva parcourant ma chambre à grands pas, lorsque la *voix* se fit d'entendre.

— « Pourquoi Emma use-t-elle ainsi sa chaussure? combien de milles va-t-elle encore faire ?

— « J'essaye d'apprendre par cœur, répliquai-je, ce que l'on me défend de lire. »

— « Nous vous ôterons la mémoire, » me fut-il répondu. Puis vint l'assurance, que si je voulais me fier aux Esprits et suivre leurs conseils, ne jamais solliciter ni les réclames des journaux ni des engagements, mais rester fidèle à eux et à la vérité, ils m'inspireraient et me protégeraient. Je ne souscrivis pas à ce pacte dans ce moment ; j'étais réellement désespérée en réfléchissant à ma position, et il me fallait l'épreuve terrible du dimanche suivant, pour oser dire : oui, je dois et veux me fier aux Esprits. Le 4 juillet, Madame Bullard me reçut chez elle, et, malgré son gracieux accueil, de graves inquiétudes ne cessèrent de m'agiter pendant toute cette journée. Le lendemain dimanche mes hôtes me conduisirent en voiture à Trog; nous y arrivâmes saints et saufs malgré mon désir ardent de voir surgir en route quelqu'accident ou obstacle imprévu. On me laissa seule dans l'antichambre. Tout mon espoir reposait sur une petite Bible, que j'avais avec moi. « Au pis aller », dis-je en moi-même, » j'en lirai tant et tant, que l'auditoire finira par se sauver. » Dès que je fus seule, les Esprits m'invitèrent à marquer certain passage de saint Mathieu et de le lire comme texte de mon discours.

— « Comment le pourrais-je lire, » demandai-je, « si les Esprits m'ôtent la vue ? »

— « Les yeux des Esprits liront pour vous. »

Deux minutes après j'étais assise sur l'estrade. Un calme tel que je n'avais jamais ressenti se répandit dans tout mon être; il me semblait ne plus toucher la terre. Je savais bien, qu'il y avait en face de moi une foule venue pour m'entendre, mais elle ne m'était rien. Mes propres pensées me préoccupaient, et, chose bizarre, elles étaient de la nature la plus triviale. Je me sentais heureuse et libre de tout souci, mais au lieu de jouir de cet état de bonheur, je comptais les morceaux de cristal de lustre; mes idées allaient vaguement d'un sujet frivole à un autre, et au beau milieu de ce rêve ridicule, poussée par une force mystérieuse je me lève pour lire quelques versets de l'Evangile. Je les avais souvent entendus et admirés; en ce moment le sens m'en parut tout autre et beaucoup plus clair, mais avant de m'en pouvoir étonner, mon discours était commencé. Il se poursuivit avec calme et assurance pendant toute une heure, pendant laquelle je pensais tantôt à ce que j'allais dire, tantôt à des choses complétement étrangères à la circonstance. On vint enfin me féliciter sur ce que l'on proclamait la meilleure conférence donnée à Trog. Les choses se passèrent de même dans la soirée, et depuis ce moment jusqu'à aujourd'hui, pendant huit ans, j'ai donné en moyenne cinq conférences par semaine, sans que l'influence surnaturelle ait cessé un seul instant de me protéger, de dissiper mes craintes et de veiller sur moi avec la tendresse d'une mère.

Le lendemain de cette journée mémorable j'acceptai es conditions des Esprits, que j'ai toujours fidèlement observées. Je n'ai jamais cherché les réclames de la presse, ni employé les moyens du charlatanisme ; je n'ai jamais sollicité d'engagement pour donner des conférences, et sauf pendant le plus fort de la guerre, lorsque quelques comités profitaient des circonstances au détriment des médiums, je n'ai jamais stipulé le montant de la rénumération, ni me suis-je plainte, quand je le trouvais insuffisant.

J'entrai dans cette carrière, n'ayant que Madame French, ma première amie dans ce pays, pour m'aider et m'encourager; la presse m'accablait de sarcasmes, et tournait en ridicule mon origine et mes manières, et cependant toute seule j'ai parcouru l'Amérique du Nord, depuis le Canada jusqu'au golfe du Mexique, depuis les bords de l'Atlantique jusqu'à ceux du Pacifique, sans jamais être volée ni même molestée. Nul accident ne m'est survenu pendant ces voyages: partout où je me suis rendue, obéissant aux invitations de personnes inconnues; j'ai trouvé des cœurs pour me souhaiter la bien venue et des toits hospitaliers pour m'accueillir. J'ai parlé sur presque toutes les matières susceptibles d'être traitées en public, sans étude ni préparation préalable; jamais mes chers invisibles ne m'ont fait défaut. Telle a été ma vie parmi vous. Le devoir imposé par un pouvoir mystérieux a été religieusement accompli dans la mesure des forces humaines, et quelque doive être le résultat de mes labeurs, j'emporte de doux souvenirs. Et vous, mes amis, vous souviendrez-vous de moi? me garderez-vous une place dans vos prières? Je l'espère, je le crois, et lorsque nous nous rencontrerons sous la voûte étoilée d'uu moude meilleur, puissé-je encore entendre ce salut, qui m'était devenu si familier. « Notre Emma Hardinge ! » Adieu !

(Banner of Light).

Traduution par J. Mitchell.

COMMUNICATION MEDIANIMIQUE

Médium Mme COSTEL

Amour de Dieu

L'amour de Dieu est ignoré de l'humanité presqu'entière; quelques âmes dépaysées, seules, le ressentent.

L'amour terrestre ressemble aussi peu à l'amour Divin, que la clarté tremblante des étoiles, ressemble au soleil éblouissant. Aimer Dieu, c'est le comprendre, et le désirer. L'humanité qui se possède à peine elle-même, ne peut s'étendre jusqu'à l'infini. Cette impuissance du cœur, qui n'est que de l'ignorance et de l'abaissement, ne peut être imputée au péché. Les facultés aimantes de l'homme sont plus restreintes encore que celles de son intelligence; il est pourvu d'organes propres à tous les développements. Ces organes perfectionnés par les migrations et leurs épreuves deviendront sublimes, car le principe de toutes choses réside dans les infiniment petits, aussi bien dans le règne végétal, que dans l'ordre humain.

L'homme difficile pour lui-même, se contente de peu lorsqu'il s'agit de Son Créateur ; quelques prières banales, des rites monotones satisfont son instinct religieux, le moins développé de tous, puisqu'il ne s'adresse à rien de ce qui frappe immédiatement les sens, soit par le plaisir ou la douleur. L'amour est le dernier terme de la triple initiation. La sensation ou l'instinct, la volonté ou l'action, la pensée ou l'idéal, forment les spirales intellectuelles que les hommes parcourent lentement. Au-dessus d'elles, l'amour rayonne et les guide, comme l'étoile de Bethléem guidait les Bergers vers leur but désiré.

L'amour, divin initiateur, conduit l'homme du berceau à la tombe. Toujours entrevu, et jamais possédé, il n'étanche pas la soif des cœurs débiles qui ne sauraient encore le porter. L'amour de Dieu, c'est-à-dire, l'élévation et la dilatation de l'être vers l'Eternel est la joie brûlante des Esprits supérieurs et le mystère ineffable de l'incessante création.

Sur la terre, l'homme ne se souvient de Dieu que pour le maudire dans sa passion, l'oublier dans sa joie et l'invoquer dans sa détresse. Pourtant à l'heure du déclin, lorsque les joies décolorées tourbillonnent comme les feuilles fouettées par le vent d'hiver, lorsque contrainte par l'abandon de se replier sur elle-même, l'âme éperdue ne sait plus où se poser, elle se réfugie dans le culte de Dieu, comme dans le dernier asile qui puisse cacher sa détresse et couvrir d'un semblant d'activité, l'immobilité des derniers jours. Mais là encore, l'être se recherche lui-même, aimer à deux, est souvent un ingénieux moyen de s'aimer doublement, et la créature, avide de personnalité, abaisse Dieu vers elle, et ne s'élève pas vers lui. Le point extrême de la perfection humaine, est d'aimer Dieu avec toute l'énergie et la plénitude de ses facultés ; pour atteindre ce but, la recherche du bien et l'oubli de soi-même sont absolument nécessaire ; l'homme doit tendre en haut et s'élever du fond de l'ignorance, par la volonté et l'amour.

Je vous le dis en vérité, la volonté et l'amour sont les ailes de feu qui porteront l'humanité transfigurée vers les cieux profonds.

Lazare.

FAITS SPIRITES

Jacques Sforce songe qu'il était tombé dans une rivière, et qu'il invoquait en vain le secours d'un homme de haute taille, ressemblant aux images de saint Christophe. Le lendemain, au passage de la Perquoire, il voulut tendre la main à un de ses pages qui s'était laissé choir dans l'eau, mais son cheval s'enfonça dans la vase et l'y renversa: comme il était couvert d'une armure qui embarrassait ses mouvements, il ne put se relever assez promptement et se noya.

Voici un autre songe du même Alexandre. Désespérant de prendre la ville de Tyr, à laquelle les Carthaginois avaient envoyé du renfort, il se disposait à lever le siége de cette ville, quand il rêva qu'il poursuivait un satyre toujours fuyant devant lui, et qu'après une course prolongée, il parvenait enfin à l'atteindre et à l'arrêter. Les devins lui donnèrent l'assurance que, s'il persévérait encore quelques jours à tenir les Tyriens assiégés, il se rendrait maître de leur ville. L'événement confirma leur prédiction.

Avant la bataille de Philippes, Artore, médecin d'Auguste, songea que celui-ci courrait de grands dangers s'il restait dans sa tente durant le combat, et que, tout malade qu'il fût, il avait intérêt à en sortir. Auguste se rendit à cet avertissement, et bien lui en prit, car les soldats de Brutus envahirent sa tente et la pillèrent. Nul doute qu'ils n'eussent tué le futur César s'ils l'y eussent trouvé.

— Marc-Antoine Caurelle, comte de Guastalla, commandant de troupes napolitaines, raconta un matin à quelques-uns de ses soldats et de ses officiers qui étaient venus le saluer, qu'il avait songé, la nuit précédente, qu'il se noyait. Dans l'après-midi, étant allé à la promenade sur les bords d'un lac voisin, il y trouva plusieurs de ses amis qui se baignaient. Oubliant le funeste présage de son rêve, il voulut les imiter et entra dans l'eau avec eux. Mais il disparut bientôt aux yeux de ses amis alarmés, qui tentèrent vainement de le secourir. On ne retira du lac qu'un corps inanimé.

Alchiade songea qu'il était couvert de la robe de sa maîtresse. Elle l'en couvrit, en effet, quand il eut été tué.

— Comme Jacques Sforce et le comte de Guastalla, un savant allemand, Guillaume Nesenus, songea qu'il tombait dans l'eau. N'attachant d'ordinaire aucune importance aux rêves, il ne prit nulle inquiétude de celui-ci; cependant, avant la fin du jour, il fut précipité dans la rivière et y périt.

— Un certain Malp ga, serviteur du duc de Milan Galéas Sforce, songea que son maître expirait percé de coups, et qu'on le mettait dans le même cercueil que son père. On se rit de lui et de sa vision. Le présage ne s'en accomplit pas moins le lendemain.

Horace de Péronie, écuyer tranchant d'Alexandre de Médicis, duc de Florence, retenu au lit par la fièvre, vit en songe, à trois diverses reprises, Laurent de Médicis égorger le duc. Il en fit part à Pascal, médecin du duc, afin que celui-ci fût informé de ce présage et prît des mesures pour en détourner l'effet. Le duc répondit que c'était là une invention calomnieuse dirigée contre Laurent, qui était incapable de commettre un tel forfait. Mal lui advint d'avoir négligé l'avertissement, car il périt peu de temps après, victime de son incrédulité et de l'ambition de Laurent de Médicis.

Le jurisconsulte Alexandre rapporte lui-même qu'il entendit une nuit un de ses serviteurs soupirer et se lamenter véhémentement. Il s'enquit du motif de ses gémissements. « Je viens de rêver, répondit l'autre tout en larmes, que ma mère était morte et qu'on l'enterrait. » Alexandre s'efforça de le consoler en lui persuadant qu'un songe n'annonce rien de certain. Mais le serviteur ne put se remettre du trouble où l'avait laissé sa première impression. Le lendemain, la nouvelle du malheur qu'il avait vu en songe se confirma.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.